

ÉLOGE DE L'OBSCURITÉ

SIGRI SANDBERG

ÉLOGE DE L'OBSCURITÉ

*Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage
a bénéficié du soutien de NORLA,
Norwegian Literature Abroad.



Titre original : *Mørke. Stjerner,
redse og fem netter på Finse*

Copyright © 2019 Sigri Sandberg Det Norske Samlaget

Published by permission of Winje Agency A/S,
Skiensgate 12, 3912 Porsgrunn, Norway

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-679-5

« Si le soleil ne revenait plus jamais...
Peut-être fait-il nuit dans le monde entier. »

CHRISTIANE RITTER

À Vinjar, Styrk et Steinar

Sommaire

Prologue	13
Premier jour : lundi	15
Deuxième jour : mardi	39
Troisième jour : mercredi	75
Quatrième jour : jeudi	101
Cinquième jour : vendredi	109
Épilogue	115
Sources.....	117
Poèmes.....	123
Remerciements	125

Prologue

Quand avez-vous vu les étoiles pour la dernière fois ?

Prenez une photo satellite de la Terre. Là où elle était autrefois noire comme la nuit, elle brille aujourd'hui comme une boule de Noël. Zoomez sur une ville et vous verrez les lumières des néons, des projecteurs, des réverbères, des phares de voiture. Zoomez encore, sur votre chambre à coucher, cette fois, et vous trouverez peut-être des lampes et des écrans de télévision, de tablette, de téléphone portable. Si vous vivez en ville et que vous regardez par la fenêtre, vous observerez un voile jaunâtre qui s'étire entre vous et la Voie lactée. Même la nuit. Même l'hiver. Et ce constat, on le fait aussi en Norvège, le pays de la nuit polaire.

Depuis la nuit des temps, les humains luttent contre l'obscurité, mais ne va-t-il pas bientôt faire suffisamment clair ? Comment toute cette lumière agit-elle sur nous et sur le vivant ?

On m'a parlé de médecins qui portent des verres de lunettes orange et les conseillent à leurs patients pour se protéger de la lumière artificielle. On m'a parlé de gens qui se battent contre la pollution lumineuse et considèrent que distinguer les étoiles dans le ciel est un droit de l'homme.

À Finse, dans les montagnes de l'ouest norvégien, l'obscurité et les étoiles perdurent. Le spectacle est particulièrement

beau à cette saison, la plus sombre de l'année. Je veux m'y rendre, rechercher l'obscurité naturelle, le ciel nocturne, la connaissance, et voir combien de temps j'ose rester. Car paradoxalement, je suis animée d'une double peur. J'ai peur qu'il y ait trop de lumière et j'ai peur du noir. Et cette peur du noir est dévorante, en tout cas quand je suis seule.

On ne peut rejoindre Finse qu'en train, aucune route n'y mène. Je réserve mon billet.

Premier jour

Lundi

En ce lundi matin de bonne heure, le train cahote hors de la ville toute brillante et scintillante, encore baignée des lumières artificielles de la nuit. Je range mon grand sac à dos bleu parmi d'autres bagages au bout de la voiture 4 avant de chercher ma place, la 36.

J'habite dans cette ville, dans un grand immeuble avec vue panoramique. Je vois jusqu'au fjord, des milliers de toits, un peu de forêt. La nuit, en revanche, la scène se transforme en brouhaha lumineux. Un fort bourdonnement entrecoupé de fracas plus abrupts. La nuit, toutes les grandes villes baignent dans la lumière artificielle. À Oslo, elle porte jusqu'à 150, voire 200 kilomètres, dans toutes les directions. On distingue difficilement le ciel nocturne et pas du tout la Voie lactée.

Le train avance, la matinée révèle peu à peu sa clarté. Dans la voiture 4, résonnent les conversations, les pas, la musique basse, le café bu à petites gorgées et un contrôleur à casquette qui nous demande nos billets en toussotant. J'ai mon ordinateur et plusieurs livres. L'un d'eux parle d'une femme qui, en 1934, quittait une autre ville. Christiane Ritter se rendait loin dans le nord, au Svalbard. Vers une nuit et un hiver dont elle ne savait rien. Quelle obscurité faisait-il si près du pôle Nord ? Allait-elle la supporter ?

Christiane

Christiane était une femme de la bonne bourgeoisie de Bohême, région qui faisait alors partie de la Tchécoslovaquie. Son mari était chasseur à Gråhuken, au nord du Spitzberg, la plus grande île de l'archipel du Svalbard, à mi-chemin entre la Norvège métropolitaine et le pôle Nord. Il essayait depuis un certain temps de l'attirer dans ces latitudes septentrionales, et elle refusait, se trouvait très bien avec sa peinture, sa fille de quatre ans et ses amis, mais il lui envoyait de telles lettres, une, deux, trois : « Boucle la maison et viens me rejoindre¹ ! »

Il expliquait qu'il lui était impossible de tout lui décrire. Le jour permanent en été. La longue obscurité en hiver. Elle devait voir cela de ses propres yeux. Finalement, elle s'est laissée convaincre, et l'été 1934, elle a bouclé ses bagages. Elle emportait une bible, des sous-vêtements en poils de chameau, du persil séché et son nécessaire de peinture. Elle a embarqué à bord d'un bateau qui l'emmenait toujours plus au nord, le long de la côte norvégienne. Vers un paysage de plus en plus désolé, solitaire.

Elle franchit le point le plus septentrional du continent, passe l'île aux Ours, mais quand les autres passagers apprennent où elle a prévu d'aller, ils sont horrifiés. « Allons, ça ne tient pas debout, vous allez mourir de froid, voyons ! C'est pas un pays pour une petite poupée comme vous ! Sans parler du scorbut, là-haut, ça s'attrape vite, vous savez. »

Elle retrouve son mari à Ny-Ålesund, sur la côte nord-ouest du Spitzberg, et ils poursuivent leur navigation sur un bateau plus petit. De nombreux passagers connaissent bien l'archipel, ils en chantent bruyamment les louanges, et l'un d'eux évoque le printemps comme la plus belle saison. Christiane doute d'avoir le même ressenti ; d'un ton rebelle, elle rétorque qu'elle refuse de se laisser ensorceler, comme eux. « Vous aussi, vous serez envoûtée », affirme l'homme d'un ton doux.

Enfin, il lui est donné d'apercevoir au loin Gråhuken, une bande de littoral tout en longueur, déserte, grise. Elle repère aussi la cabane, à laquelle elle trouve l'air d'une minuscule

1. Les citations des parties intitulées « Christiane » sont extraites de *Une femme dans la nuit polaire*, de Christiane Ritter, traduit de l'allemand par Max Roth, Denoël, 1952, 2018. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

caisse rejetée sur le rivage. C'est donc ici qu'elle va vivre. Avec son mari, et un autre chasseur. Pendant un an. Pendant un long hiver insensé. À bord du bateau, tout le monde reste coi, seul un homme d'un certain âge qui parle l'allemand s'exprime : « Voyons, madame, vous ne pouvez tout de même pas rester ici tout un hiver. C'est une véritable folie ! »

Tout n'est que pluie et grisaille. Christiane trouve cette terre épouvantable. « De l'eau, de la pluie, du brouillard, pas étonnant que les hommes y perdent peu à peu la raison. Quel charme peut-on bien trouver à cette île maudite ? Que d'espoirs, de projets, d'efforts n'ont pas été ruinés par cette nature hostile ! Et, surtout, que de vies humaines sacrifiées à ce mirage brumeux ! »

Ils déchargent les bagages, elle visite la petite cabane de chasseur. 7,42 mètres par 1,28, moins de dix mètres carrés au total. Située à 250 kilomètres de Longyearbyen, la ville la plus proche. Le bateau s'éloigne, les trappeurs ne savent pas quand ils verront d'autres êtres humains. Ils n'ont pas de téléphone satellite, il n'y a pas de services de sauvetage ni d'hélicoptères pour venir à leur secours en cas de problème.

Le poêle à bois ne fonctionne pas du tout, le brouillard est dense. Christiane se tourne vers son mari : « Et ce boudoir dont tu m'as parlé dans tes lettres ? »

C'est le mois d'août, l'été, il fait jour vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il fait gris vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Je descends du train à Finse, 1222 mètres d'altitude

Je suis née en août et j'aime cette période de l'année. Les longues soirées claires, le fjord chaud. Ce n'est sans doute pas très étonnant, puisque nous autres humains sommes bâtis pour vivre sans doudoune ni sous-vêtements en laine, sous des latitudes plus chaudes. Depuis des temps préhistoriques, nos gènes sont préparés à ce que le jour soit clair avant de décliner et de céder la place à la nuit obscure.

Pourtant, j'ai vécu huit ans au Spitzberg et, depuis plus de quarante ans, je vais régulièrement à Finse. Je resserre ma capuche, je chausse mon masque de ski et j'avance péniblement dans le vent et l'obscurité. J'ai le sentiment que les

flocons, la tempête, la bouillasse, la neige croûteuse, font partie de moi, eux aussi, que prendre un bol d'air là-haut de temps à autre m'est vital, pour employer de grands mots, ce qu'il faut parfois faire.

Et puis Finse est le plus bel endroit que je connaisse pour observer les étoiles.

Je n'y suis toutefois pas souvent allée seule. Je n'aime pas être seule. Pas longtemps, en tout cas ; quelques heures, ça va. J'ai dormi un peu dehors, à la montagne, dans des trous de neige, sous la tente, par une température ressentie de moins quarante degrés, oui, mais c'était toujours avec quelqu'un. Mon mari, les enfants, des amis. Mais que ça me plaise ou non, il faut que j'y arrive : être seule à la montagne quand il fait sombre. Il faut que je m'entraîne, parce que je veux y être. J'ai beaucoup bougé dans ma vie, mais je suis toujours revenue à Finse. Le chalet et cet endroit sont ce que j'ai de plus stable, et il me faut donc parvenir à y séjourner sans personne qui me serre dans ses bras à la tombée de la nuit.

Il faut que je parvienne à y écrire, parce que je suis journaliste et que j'écris des livres et des reportages, sur la nature, le Nord, les gens, et comment tout cela s'harmonise dans notre monde vacillant. Pas très bien. Ce séjour s'insère donc peut-être dans un projet plus vaste, peut-être pas. Ce pourrait n'être qu'une simple lubie et je ferai demi-tour à l'entrée du chalet.

Je regarde par la fenêtre du train, le paysage défile, les arbres s'espacent, se font plus courts, et finissent par disparaître. Je pense à mes enfants et à mon mari, restés en ville, ils me manquent déjà. Au bout de quatre heures trente, je descends. En gare de Finse, 1222 mètres d'altitude, la plus haute d'Europe du Nord.

À Finse, on est largement au sud du cercle polaire, mais on pourrait parfois se croire en Arctique. Les températures et le paysage y ressemblent, le vent et les hivers aussi. Aucun arbre n'y pousse. La température moyenne annuelle y est inférieure à zéro. Les vieux héros des pôles y sont passés. Ernest Shackleton, l'explorateur polaire britannique, est venu s'y entraîner aux

longues expéditions difficiles. Fridtjof Nansen aussi, un peu plus tard. Et dans la maison de Roald Amundsen, on trouve des photos du lac de Finse et du glacier Hardangerjøkulen. Comme le Svalbard, Finse a une histoire relativement récente et n'est devenue une petite communauté qu'avec la construction de la ligne de chemin de fer de Bergen, ouverte au début du vingtième siècle.

Les ouvriers montaient de la plaine, demandaient du travail et logeaient dans de petites baraques en montagne pour œuvrer sur les quatre cent quatre-vingt-douze kilomètres de la ligne est-ouest, perçant des tunnels au plus obscur de la montagne, à la dynamite et de leurs mains nues. À l'époque, ce projet frisait l'impossible en termes de savoir et de technologie, et c'était un travail ardu, dans la poussière, la saleté, la nuit, la neige, les tempêtes, les pluies diluviennes.

Entreprise osée, risquée, grandiloquente, la ligne de Bergen aura coûté tout un budget national d'alors : 52,5 millions de couronnes... « Le grand œuvre de notre temps », déclarait le roi Haakon lors de l'inauguration de novembre 1909. On pouvait désormais rallier Bergen depuis Oslo en quinze heures. Ou descendre avant, en montagne. Prendre une chambre dans un bel hôtel.

Aujourd'hui, je suis seule à débarquer à Finse. Le bel hôtel est toujours là, à côté de la gare. Et quelques centaines de mètres plus loin, se dresse un grand refuge de montagne. Tout est fermé. Ce n'est pas la saison. Le vent souffle.

Je fais du feu dans le poêle en redoutant ce qui va venir

Je chausse mes skis et mon masque et pars vers le chalet en traînant ma pulka. Elle contient des vivres et tout ce dont j'ai besoin pour passer quelques jours seule ici. Je le disais, aucune route carrossable ne mène à Finse, le supermarché le plus proche est à des dizaines de kilomètres. Je parcours mes trois mille mètres dans la neige fraîche, le paysage est blanc, une petite brise souffle, le chalet se dessine au loin. J'arrive à destination, j'enfonce la clef dans la serrure.

Je déballe mes affaires, il fait froid et je chauffe le poêle à fond. J'ai vue sur un plateau et un lac gelé. On approche des 15 heures. Il reste une petite heure avant que le soir tombe. Le chalet est plus confortable et plus spacieux que la cabane de Christiane Ritter, environ cinq fois plus grand. Le poêle aussi est mieux : il y a même un hublot et je vois les flammes, qui m'offrent une bonne lumière jaune.

Je ne sais pas si je regrette. Si. Je regrette. Parce que j'ai beau m'être lancée là-dedans de mon plein gré, je redoute tant l'obscurité qui va venir que je ressens mon appréhension jusqu'au tréfonds de mon être, dans mon cœur, dans mes orteils. J'ai mal. Je sais que l'obscurité va m'envelopper, mais sans douceur, elle va m'enserrer avec brutalité. Je sais que les grandes baies vitrées vont devenir noires, que le paysage va disparaître, et je sais que je vais alors m'alourdir. Je le sens, et je me connais.

J'en fais donc un rituel dès maintenant, le premier soir. Laisser venir. Laisser mon corps s'apaiser, rester assise à partir du crépuscule, faire du crochet, regarder dehors, laisser l'heure bleue m'embrasser. Résister à la tentation d'allumer une bougie ou une lampe en complément de la lumière du poêle, parce que l'extérieur n'en deviendrait que plus noir. Sans doute est-ce là une tentative de souhaiter la bienvenue à l'obscurité, pour qu'elle me fasse moins violence.

Je sais que le pire viendra quand je fermerai les paupières pour dormir. Quand je devrai renoncer à tout contrôle. Je n'ai pas peur des loups, des fantômes, des ours blancs. Alors de quoi ?

Je voudrais vous parler ici de l'obscurité.

Depuis mon enfance, j'ai peur du noir. Moi, la grande sœur souvent responsable de ses cadets.

« N'oubliez pas de verrouiller les deux portes », disais-je à mes parents après la berceuse du soir. Chaque fois, je leur disais de penser à verrouiller les deux portes.

Pour que personne ne vienne. De l'obscurité.

Le mot *obscurité* et une dichotomie culturelle

Le mot *obscurité* me fait tressaillir. Je l'associe au chagrin, à la maladie, à la nuit, à la couleur noire – et à ma peur.

D'une manière générale, l'obscurité est une notion négative. L'obscurité, les obscurantistes, le Moyen Âge obscur. Les périodes sombres de la vie, de l'Histoire. La colère noire. Les idées noires. Dans la poésie, la chanson, la littérature, la vie en général, il faut souvent allumer une bougie, une lumière, pour que tout redevienne comme il faut. La nuit, enfant, je gardais ma porte entrebâillée sur le couloir, qui n'était jamais éteint.

De tout temps, les hommes ont lutté contre l'obscurité intérieure et extérieure du monde. L'obscurité était un ennemi, à l'instar du froid, quelque chose de dangereux, tandis que la lumière était par définition bonne. La mythologie grecque raconte que Prométhée déroba le feu aux dieux et l'offrit aux humains en lot de consolation, puisque les animaux de la création s'étaient vu attribuer toutes les bonnes qualités. Dans sa fureur, Zeus, le dieu des dieux, créa la femme afin de punir l'humanité.

Depuis lors, les gens n'ont cessé de chercher à se procurer davantage de lumière. Dans la pensée occidentale, la lumière est liée à la vérité, la connaissance, la faculté de voir. La lumière incarne la vie et le bien ; l'obscurité, la mort et le mal. Dans les écrits religieux datant de plusieurs millénaires avant Jésus Christ, on trouve des dieux du soleil, et un royaume de la mort sombre et froid. La dichotomie des cieux lumineux et des enfers ténébreux perdure dans le folklore et les sous-cultures. La lumière est la sécurité, quand ils y sont exposés, les trolls se pétrifient, les forces obscures perdent leur pouvoir.

Cette dichotomie culturelle nous a-t-elle empêchés de voir que l'obscurité pouvait aussi être douce, bienveillante ? Car ce n'est que tout récemment, dans les dernières secondes de l'histoire de l'humanité, qu'on a suggéré qu'il se pouvait que, hum hum, l'obscurité soit essentielle, elle aussi. Peut-être un peu. Essentielle. Pour pas mal de choses.

Je suis née en 1975, ma génération et la précédente ont grandi avec la lumière électrique. De mon vivant, il n'a fait

véritablement nuit que loin des villes et des villages. Est-ce peut-être pour cette raison que j'ai peur du noir, que je ne me suis pas rendu compte de ce que nous étions en train de perdre ?

Permettez-moi néanmoins d'essayer d'en donner ici une définition plus scientifique et concrète.

Qu'est-ce que l'obscurité ?

Quand le soleil descend plus de dix-huit degrés sous l'horizon, c'est la *nuit astronomique*. Mais la pollution lumineuse dans le monde fait que pour assister véritablement à ce phénomène, il faut se rendre dans les montagnes, les déserts ou en pleine mer. À la fin du mois de juin, la station de recherche américaine au pôle Sud est sans doute l'endroit le plus sombre du monde où séjournent des humains. En théorie. S'ils éteignaient toutes leurs lampes. Et s'il n'y avait pas de neige.

Pour comprendre l'obscurité, nous devons comprendre un peu la lumière, car l'astrophysique définit l'obscurité comme *l'absence de lumière*. Dans l'espace, la distance entre les objets devient inouïe, alors quand il n'y a presque pas de lumière diffusée entre ce qui brille et nous, les physiciens parlent d'obscurité, qu'ils définissent comme *l'absence de lumière dans la direction où l'on regarde*.

L'obscurité est aussi définie comme une *absence ressentie de lumière*.

Et c'est bien le cas : d'infimes quantités de lumière pénètrent partout, dans l'univers entier, c'est simplement notre œil trop mal conçu qui ne parvient pas à les discerner. Nous percevons la lumière, des ondes électromagnétiques, quand la distance entre ces ondes se situe entre 400 et 700 nanomètres (un nanomètre étant un milliardième de mètre). La lumière chaude orangée a une plus grande longueur d'onde et une fréquence moindre que la lumière froide blanc bleuté.

Mais la lumière visible par l'humain n'est pas la seule de l'univers. Les ondes radio, les micro-ondes, les rayons infrarouges et ultraviolets, les rayons X et gamma, sont eux aussi de

l'énergie, de la lumière. Certains de ces rayons sont bloqués par l'atmosphère, d'autres la traversent.

Le plus gros problème de notre œil est que l'ouverture de la pupille restant limitée, la rétine ne peut pas absorber beaucoup de lumière. Bien sûr, nous avons inventé des moyens pour compenser ce sens de la vue défaillant. L'appareil photo et le télescope sont tous deux des instruments optiques possédant une ouverture plus importante, à l'aide de miroirs et de divers dispositifs, ils rassemblent la lumière là où cela convient à notre œil, nous permettant de voir au-delà de nos capacités physiques réelles, et loin, loin dans l'espace – s'il fait assez sombre sur Terre.

Le fait que l'obscurité n'existe pas au sens astronomique est tout à fait fondamental. C'est amusant. J'en prends note. J'essaie de voir si je peux en tirer un certain réconfort, mais je ne parviens pas à y croire vraiment. Qu'est-ce que ça change pour un humain mal conçu que l'obscurité soit réelle ou perçue ? Et quid des trous noirs, de la matière noire, du ciel nocturne et des menaces qui pèsent sur lui ? Je suis fatiguée. Je n'ai plus la force de faire face à quoi que ce soit. Et quand j'ai peur, je deviens toute, toute petite.

Je vais à la fenêtre qui donne sur l'ouest, c'est là que j'ai le plus de réseau. J'appelle mon mari. Je lui dis que j'ai peur. Il m'assure que je n'en ai aucune raison. Sa réponse ne m'est pas d'un très grand secours.

Je lui demande de me chanter une berceuse. Il s'exécute.

Christiane

Christiane Ritter est une femme chic. Le soir lumineux est tombé sur Gråhøken ; au royaume du soleil de minuit, elle porte toujours son chapeau et son manteau. Dans la petite cabane, le premier soir, elle admet n'avoir pas la moindre idée de comment on entre dans un sac de couchage.

« Poliment, mon mari me débarrasse de mon manteau, me soulève et me fourre dans le sac. [...] et il me roule contre le mur, comme un colis. » D'un bout à l'autre, la nuit est claire. Ou grise. Car la seule chose que Christiane voit, c'est le brouillard. Et des pierres. « À présent, je vois des pierres même dans